

La science et la mort — violer la dignité même

Le 25 avril 1984, ma mère mourait subitement d'une crise cardiaque. Le 2 mai, son corps qui avait été ressuscité vingt minutes après la crise initiale, puis maintenu en vie à l'aide d'un respirateur pendant une journée avant d'être finalement abandonné à la nature, expirait à son tour. Pendant la semaine qui a suivi le premier décès de Setsu Suzuki, mon père, mes soeurs et moi-même, rivés à son chevet, avons vu ce qui restait d'elle, un corps incapable de se sustenter, de réagir aux médicaments, dépourvu de raison d'être, et ne manifestant aucun signe "d'activité mentale supérieure", lutter pour la vie.

C'est de cette horrible façon que nous avons été confrontés aux cruelles conséquences de la science et de la technologie. Il fut un temps où le moment de la mort était non équivoque et simple à déterminer: il était marqué par le dernier soupir ou par le dernier battement du coeur. Les choses ne se passent plus ainsi aujourd'hui.

La science et la médecine modernes sont motivées par un besoin de domination et de contrôle. Chaque victoire remportée contre la nature est un triomphe de l'homme sur les forces de l'univers. Et qui préférerait une vie vouée à la malnutrition, à la maladie ou à la mort prématurée aux alternatives que nous offrent la science et la technologie? Mais jusqu'où peut-on pousser la chose? La mort est-elle l'ultime défi à relever? Si, comme la plupart d'entre nous le pensent, nous sommes différents de toutes les autres créatures, la mort n'est-elle pas la négation flagrante de notre singularité? Puisque nous sommes mortels comme tous les autres animaux et les plantes, n'est-il pas évident qu'en dernière analyse rien ne nous en distingue? C'est là une bien pénible réalité qui hante les êtres humains depuis qu'ils sont doués de conscience. En effet, les premières indications de la capacité d'abstraction humaine nous sont données par les rituels associés aux enterrements, il y a quelque 50 000 ans. La mort est la grande égalisatrice; elle ramène les puissants au niveau des simples mortels et nous impose à tous la même fin qu'aux autres formes de vie.

Pour les médecins, le succès d'un traitement est un triomphe sur la nature, une défaite de la mort. Il n'est donc pas surprenant qu'ils soient portés à vouloir maintenir la vie sans tenir compte de sa qualité. Après tout, la mort n'est-elle pas le signal de notre défaite et la confirmation de notre mortalité? Mais, jusqu'où faut-il aller? Vancouver est la ville qui dispose du programme de soins paramédicaux d'urgence le plus complet au Canada. C'est là que les victimes de crises cardiaques ont les meilleures chances de trouver à point nommé une personne capable

SUZUKI



CBC

d'administrer la ressuscitation cardiopulmonaire. Dans le cas de ma mère, les premiers soins lui ont été administrés 15 minutes après l'arrêt cardiaque et longtemps après que son cerveau ait subi les conséquences de la privation d'oxygène. À qui la faute? Personne n'est à blâmer. Les ambulanciers ont tenté l'impossible pour la ressusciter. Ils n'avaient pas le choix. Aussitôt que son coeur s'est remis à battre, les médecins et le corps infirmier du service des soins intensifs ont dû agir en partant de l'hypothèse qu'elle avait peut-être encore une chance sur mille de s'en remettre. Au moment où le respirateur fut débranché, il n'y avait plus aucun signe d'activité cérébrale supérieure, mais tous les mécanismes évolutifs nécessaires au maintien de l'organisme s'étaient mis en marche et il ne nous restait plus qu'à attendre qu'elle meure d'inanition, d'une infection ou de la détérioration de son organisme.

Nous avons été dépossédés du moment de sa mort. Je ne peux pas nier les avantages de la technologie moderne qui a non seulement permis de sauver des personnes au seuil de la mort, mais de les combler également d'années de vie satisfaisante. Mais, ayant enlevé le contrôle de la mort à la nature, les puissances humaines nous placent devant un pénible dilemme. Aujourd'hui, la mort est définie de plusieurs façons. Aux yeux du peuple indien, les ascètes qui se retirent de la société étaient souvent considérés comme étant "socialement morts". On pourrait en dire autant des malades mourants qui sont induits dans une torpeur par des doses excessives de médicaments au point d'être incapables de prendre conscience du monde qui les entoure. Mais on a également identifié la

mort cérébrale, la mort cardiaque et le terrible néant de Karen Quinlan.

Je me souviens du choc que j'ai éprouvé quand j'ai compris à quel point la question de la mort était devenue complexe à la suite de la première greffe de coeur par le Dr Christian Barnard. Comment pouvons-nous savoir que le donneur est décédé si son coeur continue à battre de lui-même? Mais nous continuons notre lutte contre la nature. À mon avis, la conséquence la plus grotesque de cette lutte a été l'implantation d'un coeur mécanique sur Barney Clark. Dans son cas, il n'y avait aucun espoir "d'amélioration", seule une survie prolongée était anticipée. Les médias ont décrit Clark comme un cobaye courageux et les médecins comme des guerriers héroïques croisant le fer avec la mort. De quoi vous rendre malade. Finalement, nos héros ont annoncé avec fierté, lors d'une conférence de presse, qu'ils envisageaient de recourir à la dialyse pour compenser l'insuffisance rénale et de lui greffer de nouveaux poumons pour remplacer ses organes congestionnés. Au décès de Barney, ce n'était pas le coeur mécanique, ce triomphe de l'ingénierie, qui avait lâché, mais son corps.

La plupart des gens sont révoltés à l'idée de préserver des corps humains à des températures cryogéniques (très basses), en espérant que, dans le futur, lorsque la science aura conquis le vieillissement et la mort, il sera possible de les ressusciter, de les rajeunir et de les rendre immortels. Mais le récent décès de David, "le petit garçon sous bulle", nous donne à penser que les scientifiques ne sont pas immunisés contre la foi en l'inexorable "progrès" de la science. À la naissance, David était affecté d'une combinaison sérieuse de déficiences immunitaires et incapable, de ce fait, de surmonter l'infection la plus bénigne. Sa survie, qui a été une conquête symbolique de la mort, a été assurée à l'aide d'un contenant stérile en matière plastique. On espérait que s'il vivait assez longtemps, les progrès scientifiques permettraient sa "guérison". Cependant, dans leur croisade pour la conquête de la nature, les scientifiques ont omis de se demander s'il était dans l'intérêt de l'enfant de le "protéger" avec tant d'arrogance contre cette puissance. S'ils étaient sincères, ils auraient dû admettre que David leur servait de cobaye, qu'il était un cas aussi curieux qu'une nouvelle mutation chez la mouche du vinaigre. Il constituait une "occasion inespérée", un "trophée", une "ressource". Et, finalement, lorsque l'intervention qui devait lui conférer une immunité à l'aide d'une greffe expérimentale de la moelle épinière s'avéra être un échec, les scientifiques décidèrent de le libérer de sa prison en plastique afin que, mourant, il puisse pour la première fois dans sa vie ressentir la sensation du gazon sous ses